

*THE WASTE
LAND*
de T. S. ELIOT

PASCALE-MARIE DESCHAMPS

The Waste Land est aujourd'hui à la poésie anglo-saxonne, ce que [...] est à la poésie française. Difficile en effet de trouver dans nos anthologies un équivalent contemporain du plus célèbre poème de T. S. Eliot, en termes d'audace poétique à l'époque et de rayonnement aujourd'hui. Paru en Angleterre en octobre 1922², il y a maintenant un siècle, ce monument du modernisme anglo-saxon y a acquis un tel statut canonique qu'on peut être surpris par sa quasi-invisibilité en France, au-delà du cercle des anglicistes : il n'en existe en effet qu'une seule traduction en librairie, rééditée par le Seuil depuis 1947.

Outre l'exclusivité des droits de publication que T. S. Eliot a accordée sans limite de durée à son éditeur français, les raisons de la relative discrétion de son œuvre sont bien connues des spécialistes (un espace-temps littéraire asynchrone entre la France et l'Angleterre et un poète et critique d'abord d'avant-garde, devenu par la suite dramaturge, catholique et conservateur).

Quand *The Waste Land* paraît dans le premier numéro du *Critérion*, la revue qu'il crée en 1922 sur le modèle de la NRF, Eliot n'est pas inconnu de la France des lettres. Né en 1888 aux États-Unis, formé à Harvard, il a suivi à Paris entre 1910 et 1911 les cours de Bergson, appris le français avec Alain-Fournier et s'est imprégné de

1 Complétez la phrase avec le poème qui vous vient à l'esprit.

2 Du 13 au 15 octobre 2022, un colloque organisé par le LARCA (Université Paris Cité) célébrera le centenaire de *The Waste Land* avec une table ronde réunissant traducteurs français, italien, espagnol et allemand.

l'œuvre de Laforgue et de Corbière. Exilé en Angleterre par la guerre, il a publié un premier recueil de poèmes en 1917 à l'instigation d'Ezra Pound puis un autre en 1920, ainsi qu'un recueil d'articles la même année.

Des traductions partielles du premier recueil paraissent entre 1922 et 1925, mais il faut attendre 1926 pour lire *The Waste Land* en français, sous le titre *La Terre mise à nu*. Malgré les éloges de Valéry Larbaud et de Paul Valéry, la NRF, dont Eliot est pourtant le correspondant pour l'Angleterre depuis 1921, boude le poème. On doit donc à la revue *L'Esprit* la traduction *princeps* de Jean de Menasce, un inconnu issu d'une grande famille juive d'Alexandrie, alors étudiant à Oxford.

Une fois Eliot converti à l'anglo-catholicisme et son traducteur entré chez les dominicains, c'est dans les revues d'inclination chrétienne que les Français continuent de découvrir sa poésie, qu'il finit par abandonner pour se consacrer au théâtre. Et c'est avec *Murder in the Cathedral*, dans une traduction d'Henri Fluchère d'abord radiodiffusée à Marseille en 1938, puis mise en scène par Jean Vilar en 1945 au Théâtre du Colombier, qu'il élargit son public.

Enfin, c'est porté par les réseaux et revues catholiques de la Résistance (*Fontaine*, *Cahiers du Sud*, *Cahiers du Rhône*), proches du mouvement « Esprit » d'Emmanuel Mounier, qu'au lendemain de la guerre, Eliot arrive au Seuil, alors une toute jeune maison à qui il apporte la consécration du Nobel en 1948, après avoir confié l'exclusivité de la traduction de ses œuvres à Henri Fluchère et à Pierre Leyris (lequel depuis 1944 a traduit plusieurs poèmes, dont une première version intégrale de *La Terre vaine* dans *La Licorne*).

On pourrait toutefois dire avec Walter Benjamin que *The Waste Land*, par sa structure, son ambition et « sa gloire » continue d'« exiger³» la traduction. On compte en effet au moins neuf versions à ce jour, intégrales ou partielles. Pas mal pour un texte que son auteur tenait pour « just a piece of rhythmical grumbling⁴ » (un tissu de ré-

3 Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur » (1923), trad. de l'allemand par Cédric Cohen Skalli, Payot [2011], 2018, p. 115 et 111.

4 T. S. Eliot, *The Waste Land, a facsimile & transcript of the Original Drafts*, ed. Valerie Eliot, Faber and Faber, 1971, (non paginé).

criminations rythmiques). Toutes publiées confidentiellement, chacune dans son style offre un contrepoint à celle de Leyris. Exilé aux États-Unis par la guerre, Michel Vinaver y découvre le poème dont la polyphonie suscite sa vocation théâtrale. Mais sa traduction arrive trop tard chez Eliot, celle de Leyris vient de paraître. Quant à Benoît Tadié, professeur à l'université de Rennes, il a réalisé la sienne plus d'un demi-siècle plus tard, dans la perspective d'une éventuelle édition scientifique, à la lumière notamment des manuscrits qui ont révélé l'ampleur des interventions d'Ezra Pound et nombre de subtilités internes de l'œuvre. Il en existe encore quatre autres qui se démarquent moins spectaculairement des deux versions historiques, sans compter celle du poète Pierre Vinclair qu'il faut lire entre les lignes d'un essai virtuose⁵, le procédé permettant de respecter les droits du Seuil. Voici donc sur trois célèbres passages du poème l'occasion de découvrir une lecture antérieure à celle de Leyris, celle de Leyris, une autre contemporaine et une quatrième résolument postérieure.

Les quatre traductions citées :

- Jean de Menasce, *L'Esprit*, 1926, in *T. S. Eliot's Poems in French Translation, Pierre Leyris and others*, Joan Fillmore Hooker, UMI Research Press, 1983, pp. 227-236.
- Pierre Leyris, in *T. S. Eliot, Poésie* (1947), éd. bilingue, Seuil, « Le don des langues », 1976, pp. 54-89.
- Michel Vinaver (1947), *Poésie* 31, Belin, 1984.
- Benoit Tadié, *Poésie* 4, n° 174, 2020, pp. 119-138.

THE WASTE LAND

1922

« Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis vidi
in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent : Σίβυλλα
τί θέλες ; respondebat illa : ἀποθανεῖν θέλω. »

5 Pierre Vinclair, *Terre inculte, penser dans l'illisible*, « *The Waste Land* », Hermann, 2018.

For Ezra Pound
il miglior fabbro⁶

I. THE BURIAL OF THE DEAD

April is the cruellest month, breeding
Lilacs out the dead land, mixing
Memory and desire, stirring
Dull roots with spring rain.
Winter kept us warm, covering
Earth in forgetful snow, feeding
A little life with dried tubers⁷.

LA TERRE MISE À NU

I. L'ENTERREMENT DES MORTS

Avril est le plus cruel des mois, qui lève
Les lilas de la terre morte, mêle
Le souvenir et le désir, éveille
Les racines assoupies sous la pluie du printemps.
L'hiver nous avait tenu chaud, qui couvre
La terre de neige oublieuse, nourrit
Un peu de vie avec des tubercules sèches.

(Menasce)

6 Incipit : toutes les traductions citées reprennent telles quelles l'exergue et la dédicace.

7 *The Poems of T. S. Eliot, Volume I, Collected and uncollected poems*, edited by Christopher Ricks and Jim McCue, Johns Hopkins University Press, 2015, pp. 53-71

LA TERRE VAINÉ
(1921-1922)

I. L'ENTERREMENT DES MORTS

Avril est le plus cruel des mois, il engendre
Des lilas qui jaillissent de la terre morte, il mêle
Souvenance et désirs, il réveille
Par ses pluies de printemps les racines inertes.
L'hiver nous tint au chaud, de sa neige oubliée
Couvrant la terre, entretenant
De tubercules secs une petite vie.
(Leyris)

LA TERRE VAGUE

I. L'ENSEVELISSEMENT DES MORTS

Avril, le mois le plus cruel, fait surgir
Les lilas de la terre inanimée, entremêle
La mémoire et les désirs, irrite
Les racines engourdies, de sa pluie printanière.
L'hiver nous tint au chaud, recouvrant
Le sol d'une neige sans souvenir, nourrissant
De tubercules desséchés un reste de vie.
(Vinaver)

LA TERRE DÉVASTÉE

I. L'ENTERREMENT DES MORTS

Avril est le mois le plus cruel, engendrant
Des lilas de la terre morte, mêlant
Mémoire et désir, remuant
De mornes racines sous la pluie de printemps.

L'hiver nous tenait chaud, couvrant
La terre d'une neige amnésique, nourrissant
Un peu de vie grâce à des tubercules secs.
(Tadié)

II. A GAME OF CHESS (La scène du pub) (v. 139-151)

When Lil's husband got demobbed, I said –
I didn't mince my words, I said to her myself,
HURRY UP PLEASE IT'S TIME
Now Albert's coming back, make yourself a bit smart.
He'll want you to know what you done with that money he gave
you
To get yourself some teeth. He did, I was there.
You have them all out, Lil, and get a nice set,
He said, I swear, I can't bear to look at you.
And no more can't I, I said, and think of poor Albert,
He's been in the army four years, he wants a good time,
And if you don't give it him, there's others will, I said.
Oh, is there, she said. Something o'that, I said.
Then I'll know who to thank, she said, and give me a straight look.
HURRY UP PLEASE IT'S TIME

II. UNE PARTIE D'ÉCHECS

Quand le mari de Lili fut démobilisé, j'lui dis
J'n'y vais pas par quatre chemins, moi-même, que j'lui dis
C'EST L'HEURE, ON FERME
Maintenant qu'Albert va revenir, arrange-toi un peu,
Il voudra savoir ce que t'as fait de c't'argent qu'il t'a donné
Pour t'acheter des dents. Oui, j'étais là.
Fais-les toi enlever toutes, Lili, et achète un râtelier,
Qu'il dit, je l'jure, j'peux pas te regarder comme ça.
Et moi, j'peux pas non plus, que j'dis, et c'pauvre Albert,

Qu'a été au front ces quatre ans, il voudra rigoler un peu
 Et si c'est pas avec toi, y en aura d'autres, que j'dis.
 Ah ! c'est comme ça, qu'elle dit. Un peu ! que j'dis.
 Eh ben, j'saurai à qui je dois ça, qu'elle dit, et m'regarde
 de travers.

C'EST L'HEURE, ON FERME

(Menasce)

Quand le mari de Lil a été de la classe,
 J'i ai pas mâché mes mots, j'i ai dit moi-même
 MESSIEURS ON VA FERMER
 Maint'nant qu'Albert revient, i faut un peu t'soigner
 Et montrer c'que t'as fait du pèse qu'i t'a donné
 Pour t'acheter des dents. Même que j'étais là :
 Fais-toi les tirer, Lil, achète un chic dentier
 Qu'il a dit, sacré nom j'peux pas te reluquer.
 Ni moi non plus, de vrai. Pense à ce pauv'Albert
 Donne-z-i du bon temps, ça fait quatre ans qu'i sert.
 Si c'est pas avec toi, ça s'ra avec une aut'.
 – Oh ! c'est comme ça, qu'elle dit. – Ça m'en a l'air, que j'dis.
 J'saurai qui r'mercier, qu'elle a fait en m'regardant dans le blanc
 des yeux.

MESSIEURS ON VA FERMER

(Leyris)

Quand le mari de Lilou s'est fait démobilisé, moi je
 lui ai dit –
 J'ai pas mâché mes mots, je lui ai dit tout net,
 MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE
 A présent qu'Albert revient, faut que tu t'arranges un peu la mine
 Il voudra savoir ce que t'en as fait, de l'argent qu'il t'a donné
 pour que tu te fasses faire des dents. Parfaitement !
 Qu'on te les enlève toutes, Lilou, qu'on t'y mette un
 un beau ratelier,
 Qu'il a dit, bon sang je te jure, je peux plus voir la gueule que t'as.

He, the young man carbuncular, arrives,
 A small house agent's clerk, with one bold stare.
 One the low on whom assurance sits
 As a silk hat on a Bradford millionaire.
 The time is now propitious, as he guesses,
 The meal is ended, she is bored and tired,
 Endeavours to engage her into caresses
 Which still are unreproved, if undesired.
 Flushed and decided, he assaults at once ;
 Exploring hands encounter no defence ;
 His vanity requires no response,
 And makes a welcome of indifference.
 (And I Tiresias have foresuffered all
 Enacted on this same divan and bed ;
 I who have sat by Thebes below the wall
 And walked among the lowest of the dead.)
 Bestows one final patronising kiss,
 And gropes his way, finding the stairs unlit...

III. LE SERMON DU FEU

Moi, Tirésias, vieillard aux tétons ridés,
 J'ai perçu ce spectacle et j'ai prédit la suite.
 J'attendais, moi aussi, la visite prévue.
 Il arrive, lui, le jeune homme bourgeonnant,
 Employé d'une petite agence, avec un seul regard hardi,
 Un des obscurs à qui sied l'assurance
 Comme un chapeau haut de forme à un millionnaire de Bradford,
 L'instant, il le devine, est maintenant propice.
 Le repas est fini, elle est lasse et s'ennuie,
 Il entreprend de l'engager par des caresses
 Qui, sans être appelées, ne sont pas repoussées.
 Excité, résolu, il attaque au plus vite.
 Rien ne vient s'opposer aux progrès de ses mains ;
 Sa vanité n'exige point de réciproque,
 Et de l'indifférence se fait un bon accueil
 (Et moi, Tirésias, j'ai d'avance éprouvé

Tout ce qui s'est passé sur ce divan ou lit,
Moi qui me suis assis au pied des murs de Thèbes
Et qui ai pénétré au plus profond des morts),
Dépose, bienveillant, le baiser de la fin
Et descend à tâtons l'escalier sans lumière.
(Menasce)

Moi Tirésias, vieil homme aux mamelles ridées,
De percevoir la scène et de prédire le reste,
Attendant, moi aussi, le visiteur prévu.
Il arrive, jeune gandin carbonculaire,
Petit gratte-papier d'agence immobilière
Et son aplomb lui sied comme un chapeau de soie
Au chef de quelque Bradfordien milliardaire.
Quelque chose lui dit que l'instant est propice :
Le repas est fini, elle lasse, ennuyée ;
Il entreprend de l'attiser par des caresses
Qui, sans être quêtées, ne sont point repoussées.
Enflammé, résolu, il monte sur la brèche ;
Rien n'arrête en chemin ses mains aventureuses ;
Il ne demande pas qu'on le paie de retour
Sa fatuité faisant de froideur bon accueil
(Quant à moi, Tirésias, j'ai comme pré-souffert
Tout ce dont ce divan, ou lit, fut le théâtre,
Moi qui suis assis au pied des murs de Thèbes,
Moi qui suis descendu au tréfonds des enfers).
Pour finir, il dispense un baiser protecteur
Et descend à tâtons l'escalier ténébreux...
(Leyris)

Moi Tirésias, vieillard aux mamelles fripées,
J'ai vu la scène. Et j'ai prévu le reste –
J'ai attendu moi aussi l'hôte de ce jour.
Le voici, le jeune homme furonculeux, petit clerc
D'agence de location, il arrive, lance

Un regard hardi ; son air d'outrecuidance
 Le coiffe, pauvre hère,
 Comme un haut-de-forme un profiteur de guerre.
 Le moment lui paraît au plus haut point propice :
 Le repas se termine, elle est lasse, elle s'ennuie ;
 Il amorce l'affaire au moyen de caresses
 Qu'elle ne désire guère et ne repousse pas.
 Avec fougue aussitôt il se lance à l'assaut.
 Ses mains s'aventurent sans heurter de barrière ;
 Son ardeur n'éveille, en elle, aucun écho,
 Il ne demande rien mieux que l'indifférence,
 (et moi, Tirésias, avec douleur, ai pressenti
 Tout ce qui s'est passé sur ce divan ou lit ;
 Moi qui avais siégé à Thèbes devant les murs,
 Erré parmi les plus profonds d'entre les morts),
 Donne un dernier baiser légèrement protecteur,
 Cherche à tâtons la première marche de l'escalier...
 (Vinaver)

Moi, Tiresias, vieillard aux mamelles ridées
 J'ai perçu la scène et prédit le reste –
 J'ai moi aussi attendu l'invité prévu.
 Celui-ci, le jeune homme aux pustules, arrive,
 Un petit employé d'agence immobilière, à l'œil conquérant,
 Un de ces êtres bas à qui l'assurance sied
 Comme un haut-de-forme aux parvenus de Bradford.
 L'heure est maintenant propice, devine-t-il,
 Le repas est fini, elle est morose et lasse,
 Il l'entreprend de caresses
 Qui ne sont pas repoussées, quoique non désirées.
 Rouge et décidé, il attaque aussitôt ;
 Ses mains explorent sans rencontrer de défense ;
 Sa vanité ne recherche aucune réponse
 Et prend pour une bienvenue cette indifférence.
 (Et moi, Tiresias, j'ai d'avance souffert tout cela
 Joué sur ce même divan ou lit ;

Moi qui me suis assis sous le rempart de Thèbes
Et qui ai marché parmi les morts les plus bas.)
Octroie un dernier baiser protecteur,
Et part à tâtons, dans l'escalier sans lumière...
(Tadié)